

PROLOGUE

Abidjan, 1981

Sandra Miller se sentait ici plus chez elle qu'aux États-Unis, au point d'avoir abandonné depuis longtemps toute idée de retourner vivre à New York, qui lui paraissait désormais presque aussi lointaine et étrangère que la lune.

La jeune femme resta pendant quelques minutes à regarder Abidjan s'installer dans la vie nocturne. De sa villa grand standing de Cocody Présidence, elle pouvait admirer chaque soir l'anneau d'or tracé par les phares des voitures autour de la baie de Cocody, anneau qui se prolongeait le long des ponts Charles-De-Gaulle et Houphouët-Boigny pour se perdre ensuite dans la masse imprécise de Treichville.

De nuit comme de jour, le cœur d'Abidjan, le Plateau, gardait un petit air de Manhattan égaré sous les tropiques, avec ses nombreux immeubles surgis à un rythme effréné depuis les dix dernières années. Le plus biscornu du lot était La Pyramide, une construction que nombre d'Abidjanais trouvaient horrible et qui ressemblait à une superstructure de cuirassé coulé à Pearl Harbor.

Le regard de l'Américaine se reporta sur la ligne scintillante des deux grands ponts coupant la lagune Ébrié. Tout l'arrière-plan était occupé par les feux des navires à quai ou au mouillage. Sans l'enseigne agressive de la tour de la Shell qui finit par rompre le charme, Sandra se serait sans doute laissé aller à rêver plus longtemps que d'habitude devant les fastes lumineux du Plateau.

Elle se sentait parfaitement heureuse. Tout allait bien pour elle depuis qu'elle avait quitté les services de l'ambassade américaine pour vivre sa vie comme propriétaire d'une boutique de prêt-à-porter à la mode dans la galerie du Nour al Hayat. Et puis, il y avait Amadou.

La pensée du grand Ivoirien au corps fin comme une liane la ramena définitivement sur terre. Elle déposa ses paquets de provisions sur le canapé de cuir beige qui trônait au milieu du living puis alla mettre la musique d'ambiance. Procol Harum, comme d'habitude. Elle attendit les premières notes de *A Whiter Shade of Pale* pour commencer à s'inquiéter réellement du repas du soir. Le boy était parti depuis un bon moment et Amadou n'allait pas tarder à arriver.

Sandra installa rapidement une table d'amoureux dans un salon contigu au living, sans oublier d'y mettre les bougies montées sur des lampes de brousse miniatures en parfaite harmonie avec le cadre et les sets de table noir et blanc en toile de Korhogo.

Une fois l'opération terminée, Sandra fit le tour du salon, caressant du bout des doigts les vieux masques qu'elle collectionnait depuis des années. C'est alors qu'elle se rendit compte qu'il y en avait un de trop.

La jeune femme fronça les sourcils puis se souvint subitement que Robert Mornay lui avait promis de lui en offrir un. En souvenir du bon temps qu'ils avaient passé ensemble avant qu'elle ne rencontre Amadou Kouadio, un jeune loup du ministère du Tourisme. Robert avait dû passer dans l'après-midi avant le départ du boy et placer le masque au milieu de la collection pour lui faire une surprise...

Sandra s'approcha de l'objet pour le scruter de plus près. Il était un peu plus petit que la plupart des autres et avait la forme générale d'un œuf posé sur la pointe. Un œuf d'ébène d'où émergeaient des pommettes, des lèvres et un nez saillants. Jusque-là rien de particulier. Par contre, Sandra éprouva une sorte de malaise diffus à la vue des énormes yeux circulaires aux larges rebords blancs cernant deux orifices sombres. Le masque avait été posé sur le haut d'une vitrine et semblait la narguer de son regard vide.

Sandra et Amadou quittèrent le salon un peu après onze heures. Au passage, Amadou fit un clin d'œil au masque :

– Il n'y a que les Blancs pour aimer se faire peur avec ce genre de bêtises !

Mais il était pourtant le premier à savoir combien les Africains respectaient, en général, les anciennes coutumes, quelle que fût l'épaisseur de la religion importée qui les recouvrait en apparence. Mais Amadou se flattait d'être complètement européenisé. Et puis, il n'était pas venu là pour disserter sur les pouvoirs des masques, sacrés ou non. Il laissait ce genre d'exercice intellectuel à l'ex-petit copain français de Sandra.

Au moment d'entrer dans la chambre, Amadou plaqua la jeune Américaine contre le mur, l'embrassa avec fougue et lui défit son chignon, libérant ainsi une longue chevelure blonde. Celle-ci produisit, comme d'habitude, un véritable effet aphrodisiaque sur l'Ivoirien.

Amadou Kouadio s'arrêta tout à coup d'embrasser Sandra. Il la fixa droit dans les yeux, eut un sourire qui dévoila ses dents blanches et régulières et, d'un geste imparable, ouvrit jusqu'au ventre le déshabillé de sa maîtresse. Sa main caressa longuement les seins découverts puis descendit en douceur vers le ventre pour dénouer la ceinture de soie.

Non loin de là, les orbites blanchâtres du masque se mirent à luire dans l'obscurité qui avait envahi le salon. Quelques secondes plus tard, un léger brouillard se condensa petit à petit devant la vitrine sur laquelle était posé l'inquiétant visage de bois sombre. La brume se fit rapidement plus compacte et commença à prendre une forme plus définie. Une forme humaine.

Depuis qu'il était le boy de Sandra, Sébastien M'Koto avait pris l'habitude de revenir discrètement à la villa pour suivre par un trou percé au coin de la fenêtre les ébats de la jeune femme avec ses amants. Il les racontait ensuite à ses copains d'Adjamé en se flattant de connaître mieux le corps de sa patronne que les rues du Plateau.

Sébastien sentit un petit frisson de plaisir remonter le long de sa colonne vertébrale lorsqu'il vit Amadou Kouadio entrer dans la chambre éclairée par une minuscule lampe de chevet, avec l'Américaine abandonnée dans ses bras musclés. D'où il se trouvait, le boy pouvait voir les yeux de l'homme briller sous l'effet de l'excitation.

Amadou déposa Sandra sur le lit et se déshabilla à son tour.

La créature était d'une laideur difforme. Sa peau était presque translucide, sans la moindre trace de système pileux et elle était nue et asexuée. Rien ne semblait être vivant en elle, pas même l'ovale blanchâtre de ses yeux. Immobile, elle défiait la nuit. Puis sa bouche s'entrouvrit brièvement pour dévoiler quatre crocs menaçants, et elle se mit en marche sans le moindre bruit vers la chambre. Deux minuscules lueurs rouges s'allumèrent dans ses yeux, dansant comme des feux follets de mort.

Le boy embusqué regardait Amadou pénétrer à coups de boutoir les reins offerts de Sandra, quand il entendit un bruit derrière lui. Les fenêtres de la plus proche villa s'allumèrent et une porte s'ouvrit. Sébastien se releva brusquement se souvenant du chien des voisins et décida de quitter les lieux tout en pestant contre sa malchance. Une fois sur la route, il s'éloigna juste assez pour se mettre momentanément à l'abri.

À la seconde où Amadou allait exploser dans le ventre de Sandra, il sentit un étai d'acier se refermer subitement autour de son cou, coupant net le fonctionnement des carotides.

Les yeux lui sortirent presque de la tête sous l'effet de l'étranglement. Il ouvrit la bouche pour crier mais pas le moindre son ne passa ses lèvres retroussées dans un rictus grotesque. Emporté par l'épouvante et la souffrance, il tenta de se débattre, sans autre résultat que d'aller et venir encore plus vite à l'intérieur de Sandra, laquelle, le visage enfoui dans les draps et l'esprit saturé par la jouissance, ne s'était rendu compte de rien.

Tout à coup, Amadou sentit quelque chose craquer dans son cou. Ses vertèbres disloquées s'entrechoquèrent et une douleur atroce lui traversa la tête. Son système nerveux rendit l'âme et il perdit définitivement conscience de tout ce qui l'entourait.

La créature retira sa main droite ensanglantée de la gorge de l'homme et la passa devant son regard mort. La vue du liquide épais provoqua en elle une onde de satisfaction intense. À cet instant précis, Sandra comprit que quelque chose clochait et fit mine de se retourner. Surprise, l'apparition arracha littéralement le corps du Noir de celui de la jeune femme, déchiquetant au passage le pénis toujours dressé. Sandra poussa un hurlement. Elle eut à peine le temps de distinguer son agresseur avant que deux doigts griffus ne se plantent dans ses yeux bleus. Les globes gélatineux éclatèrent en même temps avec un petit « plop », pendant que les griffes se recourbaient pour s'accrocher, tels deux crochets de boucher, à l'os des orbites.

La jeune femme poussa un cri horrible. Qui se brisa net lorsque, avec une force phénoménale, la créature la tira à elle après avoir laissé retomber le corps d'Amadou Kouadio qu'elle avait, jusque-là, tenu de l'autre main. Un flot de sang bouillonnant hors de ses orbites, Sandra se retrouva maintenue en l'air, les pieds à quelques centimètres du sol et sans que son poids parût incommoder son agresseur.

Celui-ci observa avec satisfaction la poupée nue avec laquelle il jouait, puis sa main libre s'approcha de l'entrejambe à peine dissimulé par une légère toison blonde. Les griffes se plantèrent d'un seul coup dans la fente entre les cuisses et ouvrirent un chemin sanglant à la main partie à la recherche des viscères. Elle réapparut bientôt en ramenant avec elle une poignée d'intestins gluants qu'elle laissa tomber sur le lit. Le corps de Sandra se raidit dans une mort libératrice. Ce qui n'empêcha pas le tueur de continuer à vider avec application tout le contenu de son abdomen, observant au passage chaque morceau d'organe encore vivant tel un pêcheur de la lagune sortant une par une les prises de sa nasse sous le regard indifférent de la lune.

Un instant plus tard, la chose surgit du néant parut se souvenir de l'existence d'Amadou Kouadio. Après un dernier regard au cadavre nu et meurtri de l'Américaine, elle ouvrit une gueule béante et lui écrasa le crâne entre

ses mâchoires. La tête aux cheveux blonds explosa avec un bruit atroce pour se transformer en un hachis de chair, d'os et de cervelle qui se répandit un peu partout avec la viscosité d'une gelée de groseille.

L'apparition rejeta le corps sur le lit maculé de viscères, de sang et d'excréments avant de se pencher pour ouvrir la cage thoracique du Noir étendu sur le plancher. Les côtes craquèrent et laissèrent échapper sans beaucoup de résistance le cœur vigoureux et la masse écœurante des poumons. Seul le réseau de bronches tint bon, obligeant le tueur à démanteler leur jonction avec la trachée-artère en faisant gicler des fragments de matière spongieuse jusqu'au plafond. Quand il eut terminé son abominable boucherie, il donna encore quelques coups de dents et de griffes, puis entreprit de dévaster systématiquement l'appartement, accrochant aux murs de la chambre intestins grêles et gros côlons dans une parodie de décoration de Noël, version abattoir clandestin. La chose ne se résolut à abandonner les lieux du carnage qu'une fois sa mission accomplie.

Elle s'appêtait à retourner vers le masque embusqué dans les ténèbres lorsqu'elle entendit un bruit suspect venant de l'extérieur.

Au bout d'une poignée de minutes, les lumières de la villa voisine avaient enfin fini par s'éteindre. Sébastien était revenu à pas de loup vers la maison de l'Américaine. Il avait repassé la murette et s'était glissé vers la fenêtre en priant tous les dieux qu'il connaissait pour que le spectacle ne se soit pas arrêté durant son absence forcée.

Dès le premier coup d'œil, il comprit qu'un événement horrible venait de se produire. Mais il n'eut pas le temps de se poser d'autres questions car une main énorme et glacée se posa subitement sur le côté droit de son cou. Sébastien vit le mur de la villa se ruer brusquement vers lui. Sa tête s'écrasa contre la maison à la vitesse d'un boulet de canon. Il ne sentait déjà plus rien quand son agresseur se servit du crépi comme d'une râpe pour y user son visage réduit en bouillie. Le nez et les lèvres du boy partirent en lambeaux les premiers et deux incisives s'accrochèrent aux aspérités du mur avant de casser net. Puis ce fut au tour du muscle frontal et de ceux des joues de disparaître sous forme de magma rougeâtre. Lorsque le mouvement cessa, la figure de Sébastien M'Koto ressemblait à une pizza aux fruits de mer dont la garniture glaireuse aurait laissé transparaître par endroits le blanc d'une pâte mal cuite. Le blanc blafard des os et des dents mis à nu.

Un bref instant plus tard, la créature approcha de sa gueule la source de liquide chaud et écarlate qui puisait entre ses doigts et vida le corps déchiqueté du Noir de la totalité de son sang. Elle sentit une force nouvelle s'emparer de son corps jusque-là à la limite de la dématérialisation. Elle abandonna les restes pitoyables du boy sur le gravier et s'aperçut qu'elle pouvait maintenant résister sans peine à l'appel muet qui lui ordonnait de retourner s'intégrer au masque.

Il n'y eut personne pour voir sa silhouette livide se fondre furtivement dans les ténèbres.

CHAPITRE PREMIER

– Franchement, je me demande comment on laisse encore rouler ces cons-là ! jeta Robert Mornay en klaxonnant pour essayer de faire dégager une vieille camionnette Renault pleine à craquer de Noirs en boubous et qui faisait la course avec un bus vert surchargé.

Deux grosses femmes se mirent à lui faire des signes de l'arrière du « mille-kilos », en riant aux éclats. Petit à petit, le bus se mit à perdre du terrain et Mornay put enfin le doubler. Le conducteur de la camionnette le salua de trois coups de klaxon anémiques ponctués de quelques zigzags inquiétants.

– Les types du bureau Veritas s'en foutent tellement qu'ils les laisseraient rouler sans carrosserie, s'ils le pouvaient, rigola Seydou Koudpiga en allumant un des infâmes cigares italiens qu'il affectionnait. J'ai entendu dire qu'une de ces épaves s'est cassée en deux hier, à un feu, sur le boulevard de la République...

Tout le trajet jusqu'à l'immeuble abritant l'institut fut de la même cuvée, hésitant entre la course de stock-car et les brusques embouteillages au niveau des feux. Cela faisait plus de cinq ans que Mornay affrontait quotidiennement l'arène de la circulation abidjanaise et il n'avait toujours pas pu se faire complètement à cette version africaine du *Salair de la Peur*. Il emprunta la voie rapide qui longeait la lagune pour éviter le centre ville et ses gratte-ciel et, après un long détour émaillé d'explications souvent injurieuses avec les conducteurs locaux, il finit par arriver au centre de Cocody.

Il gara la Land Rover de service en face d'une modeste villa cernée par une haie d'hibiscus rouges dans laquelle s'ouvrait un portail. Une plaque dorée, déjà attaquée par la rouille, annonçait fièrement que la maison abritait l'Institut d'Ethnologie Avancée de Côte-d'Ivoire. En clair, deux hommes ayant pour mission d'étudier l'animisme dans le pays avec, pour tous moyens, une voiture fatiguée et un budget à faire rire un chef de village. Sans doute le fruit de la lubie d'un haut fonctionnaire de la Coopération, ébloui par une exposition d'objets africains sacrés dans une galerie à la mode de la Rive Droite...

En tout cas, personne, ni à Abidjan ni à Paris, ne semblait se souvenir de l'existence de la villa remplie de masques, de statuettes et d'amulettes en tous genres. Même l'arrivée des socialistes au pouvoir en France, l'année précédente, n'avait pas eu de conséquences, malgré les restrictions de budget. Une vraie voie de garage à l'africaine...

Au fond, Robert Mornay s'en moquait. La création de ce poste lui avait permis de quitter une ennuyeuse place d'enseignant dans une faculté parisienne pour retrouver le soleil brûlant d'Afrique et rentabiliser la vieille passion qu'il avait pour ce continent pareil à aucun autre. Ici, au moins, il avait l'impression de vivre pour de bon. Il passait la moitié de l'année sur les pistes du pays et sa haute silhouette au teint recuit était connue jusque dans les villages les plus reculés.

À quarante ans, Mornay était plutôt bien conservé, avec son mètre quatre-vingts, exempt de toute graisse. Il avait des yeux gris et un nez qui serait resté droit sans un mauvais coup de bâton reçu au Niger bien des années plus tôt. Une mince cicatrice entaillait sa tempe gauche, paraissant relier d'un trait légèrement plus clair que le reste de la peau ses sourcils fournis à ses cheveux bruns. Une moustache à la Burt Reynolds accentuait encore l'aspect déterminé de son visage.

Dès qu'il avait vu Seydou Koudpiga, il avait compris qu'ils étaient faits pour s'entendre. L'Ivoirien était du genre décontracté, même pour le pays. Toujours vêtu comme un boy de troisième zone, il avait souvent du mal à faire admettre à ses interlocuteurs qu'il avait décroché un doctorat d'État en France sur l'art sacré chez les Sénoufos. Et sa tête de cannibale de film de série B n'arrangeait rien. Ni ses cigares tordus et puants qu'un vague cousin en poste à Rome lui envoyait régulièrement, et par boîtes entières, grâce à la complaisance d'un pilote d'Alitalia. Souvent, Mornay s'était demandé si l'institut n'avait pas été spécialement créé pour débarrasser la bonne société de leur présence à tous les deux.

– Allez, au boulot ! jeta-t-il après s'être passé la main dans ses cheveux bruns. J'espère que Mamadou n'a pas oublié de remplir le frigo de bières...

– J'espère surtout qu'il n'a pas commencé déjà à le vider, grogna Koudpiga en descendant de la Land Rover.

Les deux hommes passèrent le portail et s'engouffrèrent dans la villa. La fraîcheur de l'air conditionné les fit frissonner mais pas au point de leur couper la soif. Après avoir vainement appelé le boy, Koudpiga alla tirer deux boîtes de Heineken du frigo pendant que Mornay jetait un coup d'œil sur le numéro du jour de *Fraternité Matin* posé sur la table du hall d'entrée. Une des manchettes attira son regard et il blêmit soudain.

– Oh, merde !... murmura-t-il. Ce n'est pas possible...

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda Koudpiga qui venait de réapparaître avec les deux bières. Le Vieux a cassé sa pipe ?

Mornay ferma les yeux et s'adossa contre le mur. Fronçant les sourcils, l'Ivoirien posa ses boîtes et lui prit le journal des mains. Il n'eut pas besoin de lire plus de dix lignes pour comprendre : Sandra Miller et son nouveau petit copain du ministère du Tourisme avaient été assassinés la nuit précédente dans sa villa de Cocody. Et, en prime, on avait même retrouvé un troisième cadavre dans le jardin...

– Je vais appeler la Sûreté Nationale, dit Koudpiga en se ressaisissant. Amadou Kouadio était un type en vue et c'est sûrement eux qui ont pris l'affaire en main. À mon avis, ils vont devoir se bouger les fesses pour une fois...

Ce qui ne ramènerait pas Sandra pour autant ! songea Mornay avec une furieuse envie de hurler qu'il eut du mal à contenir.